

Résumé

L'article a pour objet l'analyse à posteriori d'un processus intuitif d'appropriation au travers du regard de ses habitants, du projet de rénovation urbaine de la ville de La Louvière (Belgique). S'appuyant sur la ville romancée et décrite par divers auteurs de la littérature européenne, l'auteur de projet s'est appliqué à développer une approche qui tient compte de l'analyse sensible du lieu dans une ville traumatisée par des crises économiques récurrentes pendant plus de 50 ans. Un traumatisme qui renvoie à la difficile capacité des habitants à se projeter dans l'avenir de leur ville et de sa résilience eu égard à une histoire figée et presque rassurante par son immobilisme malgré sa précarité. L'article nous fait visiter la métaphore des villes afin d'appréhender la question du choix des médium mobilisés par les auteurs de projets s'appuyant essentiellement sur les images numériques et les blogs, laissant le temps aux habitants de se les approprier au-delà des réunions publiques.

Bio-bibliographie

Pascal Simoens (72), Urbaniste et architecte, doctorant à la faculté d'architecture et d'urbanisme de l'université de Mons. Avant d'intégrer le système académique, il dirige une agence d'urbanisme et d'architecture d'une quarantaine de personnes, installée à Bruxelles et Aix-en-Provence. Spécialisé dans l'intégration des problématiques urbaines complexes et plus particulièrement des territoires en reconversion (Belgique, France, Pologne, Russie, Haïti, Ghana, RDC) il développe dans sa coopérative une méthodologie de projets axée sur les facteurs de résilience liés aux qualités intrinsèques des territoires, entre autres l'histoire du lieu et des habitants. Aujourd'hui il s'appuie sur cette expérience et la prolonge dans une thèse relative de l'espace public anamorphique mesuré au travers des réseaux sociaux comme Facebook, Twitter et Instagram.

Articles

- *Héritage buildings and digital Storage*, 2016, 11th CTV back to the sense of the City, Université de Cracovie, Cracovie, chap 4, pp 1086-1104
- *Les tiers lieux et la conception par les données numériques*, 2014, 100 notions pour l'art numérique coll. sld Marc Veyrat, Centre Mobuis international, Paris
- *Le cinéma théâtre Varia à Jumet : quand le béton s'introduit dans le berceau de l'acier. 1917*, art., 2013, Histoire de béton armé, patrimoine, durabilité, innovations, Fabi-FEBELCEM, Bruxelles

Décodage au travers de la littérature des auteurs Bachelard, Calvino et Perec, des images rêvées d'un subconscient fabriqué par les habitants et topo analyse de la ville de La Louvière à travers le temps du projet.

I. Préambule

Entre recherche, expérimentation et usage, la ville est un terrain d'expérimentation sans limite apparente. Les différents territoires qui la composent sont pourtant autant de microcosmes rendus singuliers par l'alchimie de la forme du lieu, de ses usages et de ceux qui l'expérimentent. Notre objectif ici est de relater une expérience unique de transformation d'un centre-ville de plus de 80.000 habitants au cœur du Hainaut industriel : la ville de La Louvière, 17^{ème} ville la plus peuplée de Belgique (STATBEL, 2016), coincée entre Uccle et Hasselt et dont la croissance démographique ainsi que l'ensemble de ses données statistiques factuelles présentent une ville « dans la moyenne belge » et dont la reconversion industrielle est tournée vers la logistique, grâce à un territoire façonné par les ingénieurs (canaux, autoroutes, chemin de fer, ...), reste peu perceptible dans le vécu quotidien des habitants. C'est dans ce contexte que des fonds structurels européens furent débloqués pour permettre l'accélération de la reconversion économique d'une région dont le taux de chômage reste élevé avec un taux moyen de 15% et dont plus d'un tiers a plus de 50 ans (ONEM, 2016). Dans ce contexte difficile et où la compétition urbaine fait rage entre villes moyennes, La Louvière présenta un projet ambitieux (2004) de rénovation urbaine à grande échelle comprenant la transformation des espaces publics, rues et places majeures du centre-ville et la création d'un nouveau quartier de plus de 15 Ha sur le site des anciennes usines de la faïencerie royale Boch ainsi que la rénovation urbaine du quartier de Belleville, premier quartier d'habitat de la ville adjacent aux usines et aujourd'hui quartier populaire lové autour de la place Jules Mansart, haut lieu du folklore carnavalesque louviérois.



Figure 1 carte du centre ville de La Louvière (Google, 2018), reprenant l'ensemble des périmètres de rénovation urbaine financés dans le cadre du projet et dont les espaces publics ont été soit transformés (Abelville et centre ville) soit créés (Site Boch)

Outre ces fondements territoriaux, il nous paraît nécessaire de développer quelque peu la philosophie européenne et wallonne qui a prévalu à la sélection du projet qui sera présenté ci-après et pour lequel furent déboursés près de 15 millions d'euros dans une enveloppe totale de 33 millions des fonds 2007-2013 alloués à la valorisation du territoire communal louviérois dans le volet « *Investissements pour un cadre de vie plus attractif* » ; des fonds européens et définissant « *les villes comme le rôle moteur de développement économique des grandes villes wallonnes qui passe par un indispensable relifing, tant sur le plan urbain que touristique et culturel* » (Département de la coordination des Fonds structurels, région Wallonne, 2014). En ces termes sont définis les principes d'intégration de la dimension urbaine dans les stratégies de redéploiement des zones économiques défavorisées (UE) et la confection *d'un costume du dimanche pour les villes*, comme l'aime à développer José CLOSSEN, ancien directeur du CITW¹ et professeur à l'Ulg en ingénierie touristique. Une démarche croisée qui devient le leitmotiv récurrent des stratégies wallonnes de valorisation des territoires urbains : faire que *ca ait l'air beau*. Nous analyserons plus après que ce type de stratégie superficielle ne survit pas aux cruels besoins d'urbanité des villes industrielles pour se façonner un nouvel avenir. Il s'agit là d'une urbanité inclusive plus encore que participative afin que les habitants puissent se (re)projeter dans l'avenir de la ville dans laquelle ils habitent et ainsi reconstituer une forme de récit qui fait que celle-ci peut se raconter de génération en génération, avec fierté et conscience de sa capacité de changement telle qu'elle est vécue, au-delà de sa perception immédiate.

II. Le projet ou la lecture de la ville par l'urbaniste

C'est en 2008 et sur base d'un appel d'offre concours que l'équipe d'auteurs de projets regroupant les bureaux D+A International et COOPARCH-RU, sous la direction respective de Serge Colin, architecte paysagiste et moi-même, fut désignée pour la conception et le réaménagement de l'ensemble du centre-ville de la Louvière (SIMOENS, et al., 2008-2013). Le concept proposé s'appuie sur une lecture détaillée des enjeux urbains à grande échelle, complétée par une sensibilité paysagère s'inspirant de l'histoire réelle et imagée. Comme tout projet, il faut *raconter une histoire* et si La Louvière est riche d'une histoire industrielle récente, l'origine du lieu, le *genius loci*, ne fait pas partie de la sémantique collective traditionnelle des habitants, cette même sémantique qui permet de raconter les histoires collectives imagées, en d'autres mots, construire les légendes.

L'analyse des enjeux semblait relativement simple : le centre-ville en pleine mutation devait relever le défi de l'arrivée d'un centre commercial de 38.500 m² GLA² à construire sur le site Boch et qui recombinaient les forces d'attractivités du centre de gravité urbain. Pour atteindre l'objectif, les auteurs de projets développèrent un concept se basant sur les 5 sens, faisant référence aux marketing sensoriel développé initialement par le professeur Philip KOTLER qui, en 1973, initie le principe qu'un commerce ou un ensemble commercial doit se différencier des autres commerces par l'atmosphère qu'il dégage au-delà de l'attractivité de ses produits (KOTLER, 1973). Plus tard, début des années 2000, le processus est développé à grande échelle dans les nouveaux centres commerciaux où la valorisation des 5 sens devient essentielle pour la

¹ Centre d'Ingénierie Touristique de Wallonie, Namur

² Cooparch-RU et CPU architects, (2008-2012),. Projet La Strada de Wilhelm&Co,

création de l'identité desdits centres de plus en plus nombreux et en compétition. Les urbanistes et architectes de l'équipe de projet pour la ville de La Louvière décident d'utiliser cette même stratégie, mais à l'échelle d'un centre-ville, une innovation par rapport aux espaces cloisonnés des centres commerciaux fermés et à l'échelle d'un territoire restreint.

Le marketing sensoriel appliqué à la ville de La Louvière mérite qu'on s'y attarde pour comprendre les enjeux de sa mise en œuvre à l'échelle d'un espace ouvert et d'une superficie de plus de 40 ha.

- **La vue** fut sans nul doute la partie la moins complexe à mettre en œuvre pour les architectes et urbanistes grâce au cadre architectural qui offre une diversité avec lequel aucun centre commercial ne pourra rivaliser. Toutefois, la ville de La Louvière propose une tonalité particulièrement neutre et grise et une qualité architecturale intrinsèquement faible dû à la jeunesse de son histoire. Notre rôle fut d'intégrer la couleur sous diverses formes, tout au long de l'année, de jour comme de nuit, grâce à un concept atypique de mise en lumière des places et des rues, complété par la couleur des végétaux variant selon les saisons. Les places sont proposées de manière très neutre en journée alors qu'elles se parent de toutes les couleurs la nuit. Par contraste, les plantations denses qui se retrouvent dans les rues ponctuent les saisons par des couleurs variées.
- **L'odorat** : chaque ville a une odeur. En ce qui concerne le centre-ville louviérois, la réflexion de l'équipe de conception se concrétisa, comme pour les centres commerciaux, par le développement d'ambiances olfactives spécifiques. Le végétal prit une grande part dans le concept général du projet, exprimé par le concept de « forêt dans la ville » par analogie au lieu avant occupation par l'homme. La densité végétale dans les rues et la diversité des espaces proposés permit la plantation d'arbres dont les odeurs florales à travers les saisons caractérisent les espaces urbains pour former des lieux à mémoire olfactive.
- **Le toucher** est rarement mis en valeur dans l'aménagement des espaces publics alors que c'est un sens essentiel au développement humain. Il faut toutefois reconnaître que la notion du toucher en milieu urbain n'est pas naturelle. Plus que du toucher, il fut question ici des textures des matériaux mis en œuvre, rendant la perception changeante des espaces selon qu'il pleuve ou que le soleil brille, lumineux le jour, doux la nuit. Le grain des matériaux donne une texture qui fait lui-même penser à diverses formes de mémoire du toucher. Le toucher devient un sens associé au regard.
- **Le goût** n'est évidemment pas à prendre au premier sens du terme, peu raisonnable en milieu urbain et public. Toutefois, en renforçant l'odorat, le choix des senteurs florales, des fruits et résines des arbres ne fut pas posé au hasard avec les senteurs de cannelle, vanille ou encore caramel selon les floraisons.
- **L'ouïe** est un sens délicat en ville où l'intensité des bruits dépasse souvent le niveau de confort minimal. Le premier enjeu fut la réduction de la pression automobile, générateur de bruit. Ensuite, à l'échelle du possible pour l'intervention des concepteurs, la sélection de matériaux absorbants fut privilégiée et complétée par une densité végétale et le bruissement des feuilles qui génère un couvrant sonore des multiples impacts sonores générés par la ville.

III. Au-delà du concept... le regard des habitants

Au-delà du concept regroupant les 5 sens, le projet devait s'inscrire dans l'histoire de la ville, une histoire. Le projet en architecture ou en urbanisme s'allie à la notion de concept qui renvoie, selon les auteurs, à la matérialité d'une pensée ou à l'idée créatrice du concepteur. Si le concept en architecture peut faire œuvre, aimée ou pas, stylisée (le déconstructivisme de Frank GHERY p.e.) ou encore uniquement conceptuelle comme les premières œuvres dessinées de Daniel LIBESKIND ; en urbanisme, la notion de concept est plus délicate car il nécessite une appropriation par les acteurs du territoire pour avoir une chance de réussite comme forme éthologique du territoire, cette définition s'orientant ici plus sur la dimension culturelle que sous sa forme biologique et animale initiale (TIZON & Di MEO, 1996). Nous nous sommes donc attelés à comprendre l'histoire du lieu pour en laisser ressortir une légende, celle de la Louve et de ses bois. Une légende imagée et positive sur l'exégèse de la légende initiale de la louve devenue La Louvière, par analogie à Rome.

Ce concept fut décliné auprès des pouvoirs publics et les séduisit. Le même concept fut ensuite présenté auprès des habitants du cœur de ville et fit rêver. Toutefois, et outre les traditionnelles réticences, l'équipe de conception fut rapidement confrontée à la négation du projet. Une négation qui s'exprima par le refus d'imaginer que la ville qui avait souffert la récession depuis les grandes grèves de 1960-61 (TEZOU, 2010), n'avait pas encore cicatrisé et se retrouvait dans l'incapacité de résilience collective. Un phénomène qui s'exprima par la phrase suivante, déclarée par une habitante dans le cadre d'une réunion d'information de la population, et qui marqua les esprits : « *em' gamin, c'est biau mais jen serai nin co vivant lorsqu'on l'aura fait. C'est trop biau pour être al Louvière* ». Une phrase exprimée du fond du cœur en patois wallon et qui pourrait se traduire littéralement comme suis : « *jeune homme, c'est trop beau pour La Louvière, c'est très joli votre projet mais je serai morte lorsqu'on aura pu le mettre en œuvre* ».



Image 1 : une des images de synthèse qui décrivent un monde imaginaire pour les habitants. Image de synthèse du projet de rénovation des espaces publics du centre ville de La Louvière, rue de la loi, Phase 1, 2008, COOPARCH+RU, D+A Int.

Cette expérience participative confronta l'ensemble des acteurs du projet urbain à plusieurs paradoxes :

- Le premier est lié au mode de communication qui utilisait les images de synthèse, schéma urbains et images de concepts comme support de communication à différents niveaux de lecture. Les mêmes images servaient autant à défendre la pertinence du projet pour les instances européennes et la communication politique, que pour les réunions avec la population locale dans un objectif d'inclusion dans la dynamique de projet.
- Le deuxième est le manque de discernement face au traumatisme sociétal de la déchéance économique d'une région et son impact sur les habitants qui n'avaient que trop entendu que les lendemains seraient meilleurs. A force de rêver sans entrevoir la réalité de leurs rêves, les habitants avaient vu ces images devenir un miroir aux alouettes qu'ils ne voulaient plus regarder. Il n'était pas question ici question de médium ou de méthode de représentation mais bien d'une manière de lire les images en fonction d'un traumatisme collectif qui rendait toute appropriation impossible par l'ensemble des habitants.
- Le troisième, conséquence des deux autres, était le manque de solutions adaptées permettant aux édiles communaux comme aux auteurs de projets, d'entrer dans une dynamique positive avec les habitants pour les intégrer au projet comme acteur à part entière, vu les contraintes de temps liées aux délais d'engagement des fonds européens.

Pour comprendre les mécanismes induits et les surmonter afin de retrouver un médiateur commun entre le politique, les habitants et les auteurs de projets, nous nous sommes efforcés de comprendre les raisons de l'incompréhension de l'image, non sous sa forme picturale mais le dessin sous-jacent qui émergeait par la psychologie de lecture des lieux au travers du regard que les habitants portaient sur leur lieu de vie. Car les discussions et tables rondes menées avec les habitants démontrèrent qu'ils comprenaient les images proposées (et avaient d'ailleurs un avis clair sur celles-ci) mais qu'ils ne pouvaient se transporter dans ces nouveaux espaces sans se faire violence. C'était pour eux une remise en question telle (pour rappel, c'est toute la ville qui fut transformée) qu'ils ne pouvaient concevoir ce changement et, par conséquent, ne pouvaient accepter les images comme une projection de l'avenir de la ville, leur avenir.

Nous avons dû décortiquer les mécanismes induits par l'histoire des habitants afin de nous permettre de déconstruire le regard et alors mieux appréhender la méthode de lecture qui nous permet d'offrir un nouveau regard sur les espaces d'un quotidien désespérant depuis bien trop longtemps. Au même titre qu'une photo trop longtemps exposée, les fantômes des rêves anciens cachaient les rêves à venir. Or, un nouvel espace public qui n'est pas appréhendé par les habitants ne peut être utilisé et surtout, développer une identité à sa juste valeur, une valeur de représentation de soi-même dans l'identité collective de la ville et qui en fait la fierté de tout un chacun.

IV. Décortiquer le regard.

Augustin BERQUE révèle l'une des clefs de lecture de cette problématique dans *les raisons du paysage* (1995) par l'entremise des innombrables peintures de la montagne Sainte victoire exécutées par Cézanne. Il ne peint pas moins de 22 toiles, celles reconnues comme chef-d'œuvre, en 20 ans, arpentant la campagne jour après jour sous le regard crédule des paysans qui l'observaient. Car *les paysans n'avaient pas, vis-à-vis de leur environnement, le recul des regards citadins* (p. 39). Berque parle de proto-paysage qui définit le recul nécessaire à l'autochtone sur son propre lieu de vie pour le conceptualiser au-delà de l'approche purement fonctionnelle (p.48). Si Berque associe cette notion aux civilisations non paysagères qui, à travers le temps, ont toutefois développé une culture du regard sous diverses formes parfois très éloignées de l'approche picturale occidentale, nous nous aventurons à compléter sa définition par le fait que le proto-paysage peut également être une image sécularisée par un traumatisme et qui conforte une population dans l'idéalisation d'une époque anté-tromatique. Le « *avant c'était mieux* » se confond avec « *ce n'est pas possible d'avoir mieux* ». Il propose judicieusement que le paysage est une construction culturelle qui se rapproche plus de l'élément rêvé que de la réalité objective, rejoignant V.M. Oelschaelger (p.70) dans sa description du monde sauvage par les aborigènes australiens décrivant le paysage, lieu contenant le territoire de chasse comme le « *rêve* ». A partir de ce constat, l'auteur de projet ou les responsables politiques qui proposent un changement devraient tenir compte de la construction psychologique que les habitants se sont constitués ensemble malgré chaque représentation singulière tels les tableaux de la montagne Sainte Victoire : toujours les mêmes tableaux mais aux paysages nuancés par la peinture. L'ensemble de ces nuances sont l'enjeu majeur de la compréhension qui forge les déclinaisons du refus des habitants au changement. Mais il est bien difficile de décliner, voir catégoriser

l'ensemble des symboles qui peuvent toucher chaque individu dans son propre vécu de l'espace public et, bien plus, de l'espace urbain qui constituait dans sa vision idéale et souvent romancée de l'urbanité de la ville. Une approche qui nous a amené à réaliser une *topo-analyse* à la manière dont BACHELARD le décrit dans son œuvre *La poétique de l'espace* et définie comme étant *l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime* (1957, p. 27). Une psychologie qui se cache secrètement au travers des traumatismes peu résilients parce que, peut-être, encore inavoués ou partagés d'une période sombre issue d'un passé immensément riche. Bachelard, bien que se préoccupant essentiellement de la description de l'habitat, décrit ces secrets comme singuliers et intimes sans jamais pouvoir objectivement l'exprimer (p. 31). Une approche qui nous amènerait à penser que, dans la ville traumatisée, l'espace et plus particulièrement les espaces publics, devient un espace construit comme un lieu intime à chacun, protecteur comme la maison où l'on ferme la porte pour se protéger. Georges PEREC nous offre un guide avec *Espèces d'espaces* (1974), s'évertuant avec délices à décrire méticuleusement les espaces de la vie comme les pièces d'un puzzle qui constitue nos vies. De la chambre à l'espace, passant entretemps du lit à la chambre, à l'appartement, à l'immeuble, à la rue ; au quartier, à la ville, à la campagne, au pays, à l'Europe, au monde. Il décrit la rue comme un espace *à l'inverse des immeubles qui appartiennent presque toujours à quelqu'un, les rues n'appartiennent à personne* (PEREC, 1974). Mais nous avons constaté dans le travail de médiation que nous avons mené pendant près de 2 ans que dans le cas de La Louvière et où l'espace public n'a que peu changé (il est le même que celui des grèves de 1960), la population se l'approprie comment fondamentalement identitaire d'un moment heureux et très ancien mais perdu à jamais. Telle la question de topo-analyse posée par Georges PEREC dans son chapitre sur la chambre : *Lorsque, dans une chambre donnée, on change la place du lit, peut-on dire que l'on change de chambre, ou bien quoi ?* (p.49); le lit devenant ici les places et rues dans l'espace public d'une ville endormie depuis les différentes crises économiques.

Une approche et analyse qui rend d'autant plus difficile la représentation du changement et son médium. L'image de synthèse trop couramment utilisée aujourd'hui n'est pas nécessairement le meilleur outil, car malgré la capacité de définition photoréaliste au point de se perdre entre la réalité et le projet, l'image qui se veut rassurante ne fait que mettre en exergue le changement d'état de l'espace public qui est devenu, au fil du temps, rassurant par sa stabilité. Une stabilité due aux manques de moyens des villes en désindustrialisation qui a permis d'asseoir un paysage, certes de faible qualité, mais présent depuis plus de 50 ans. C'est le seul paysage immuable dans un champ de ruines. Le transformer, c'est déraciner définitivement.

La seconde question qui se pose alors aux auteurs de projets est la recherche d'un médium qui relaie les valeurs positives de changement sans pour autant traumatiser les habitants. Une question qui demande d'abord de comprendre les formes de représentation rêvée de la ville que les habitants peuvent développer. Face au proto-paysage dont BERQUE nous parle et qu'il construit à l'échelle d'une civilisation, nous sommes ici sur un espace-temps beaucoup plus court dans lequel s'insinuent des représentations liées au vécu des habitants.

Sur le moment du projet, nous n'avons pu cerner les éléments qui auraient pu nous offrir cette nouvelle approche. Une fois le recul nécessaire sur ce projet, notre approche conceptuelle et le retour des habitants après l'exécution des travaux, nous ont permis de mieux comprendre les

mécanismes individuels de représentation de la ville et de l'intégration de ses nouvelles formes au travers d'un quotidien autant rêvé que vécu. Une dimension imaginée qui est des plus complexe à définir et que l'écrivain et philosophe Italo CALVINO s'est aventuré à traduire dans son livre *Les villes invisibles* (nouvelle édition., 2013). Une œuvre littéraire poétique³ retraçant des dialogues imaginaires entre Kubilaï KHAN, empereur Mongol, et Marco POLO relatant ses voyages, parcourant l'empire à la rencontre de villes aux caractéristiques diverses et singulières, des caractéristiques faisant de chaque ville un stéréotype. CALVINO nous offre peut-être là, au travers de ses descriptions, la clef de l'imaginaire urbain que chaque habitant est prêt à se créer. Il décrit par l'entremise de son héros pas moins de 50 villes parcourues et classifiées en dix familles distinctes : Les villes et la mémoire, les villes et le désir, les villes et les signes, les villes effilées, les villes et les échanges, les villes et le regard, les villes et le nom, Les villes et les morts, les villes et le ciel, les villes continues et les villes cachées. Chaque ville offre un morceau de lecture d'une ville réelle d'une puissance et contemporanéité extraordinaire pour l'époque. Comme si CALVINO avait pressenti la modernité des villes mondialisées aujourd'hui, qu'elles soient grandes ou petites, capitales ou villes de province.

Ce bref instant de voyage dans la littérature calvinienne inspirée par le néoréalisme italien nous permet de mieux définir une approche géocritique de la représentation des villes, à la fois physique et imagée par leurs habitants. Une approche défendue par un essai de classification que l'auteur n'a jamais osé révéler mais qui a pourtant permis d'ouvrir le champ narratif et romancé de la ville réelle, au-delà de ses valeurs fonctionnelles. Et si la prose se veut poétique, c'est autant pour repousser les frontières du réel que pour mieux comprendre les images que les hommes peuvent se faire des villes, surtout de leur ville matricielle. Pourtant, de ces singularités se projette néanmoins un ensemble narratif cohérent de la ville contemporaine du 20ème siècle avec son industrie, ses friches, ses mutations (LEVY, 2010). Ce qui fait la force des *villes invisibles* c'est d'offrir un regard tellement large qu'il nous permet, finalement, de découvrir le surmoi urbain. Pour La Louvière, nous le découvrons au travers de la ville d'*Algaurée*, cataloguée dans *les villes et le nom*. C'est la première de cette catégorie qui est décrite dans le livre, elle porte le n°1 (CALVINO, 2013, pp. 86-87). Nous avons choisi de retranscrire in extenso ce chapitre pour mieux cerner la définition de La Louvière pour la suite.

Appliqué à la Louvière, cette approche nécessite évidemment le croisement de chapitres pour permettre de comprendre la ville, sa complexité, face à son histoire. Les diverses tonalités qui traversent le livre d'I. CALVINO, sont également celles qui traversent celles du regard de chaque habitant au travers de sa ville :

« Je ne saurai rien te dire d'Algaurée, en dehors de ce que ses habitants eux-mêmes racontent depuis toujours : une série de vertus proverbiales, et de défauts non moins proverbiaux, une certaine bizarrerie, un respect pointilleux des règles. Les anciens, qu'il n'y a pas de raison de ne pas supposer véridiques, ont contribué à Algaurée d'après leurs observations son durable assortiment de qualités, sans doute après les avoir comparées avec celles d'autres villes de leur

³ Italo Calvino, *Le città invisibili*, Turin, Einaudi, 1972. Première traduction française par Jean Thibaudeau, en 1974, aux Éditions du Seuil. Nous utilisons des éditions plus récentes du texte, *Les Villes invisibles*, tr. Jean Thibaudeau, ed. Gallimard, Paris, 2002 réédité en 2013.

temps. Ni l'Algaurée telle qu'on en parle ni celle que l'on voit ne sont peut-être différentes de ce qu'elles étaient alors, mais ce qui passait pour normal, étrange, et les vertus et défauts ont perdu leur excellence ou leur discrédit dans un concert de défauts et vertus autrement distribués. En ce sens, rien n'est vrai de tout ce qui se dit d'Algaurée, et pourtant il s'agit d'une image de ville solide et compacte, alors que les jugements après qu'on peut en tirer en y vivant donnent une consistance moindre. Le résultat est le suivant : la ville telle qu'on en parle possède en abondance ce qu'il faut pour exister, tandis qu'existe beaucoup moins la ville qui existe à sa place. Si donc je voulais te décrire Algaurée en m'en tenant à ce que j'ai vu et éprouvé personnellement, je devrais te dire que c'est une ville terne, sans caractère, posée là au hasard. Mais même cela ne serait pas la vérité : à certaines heures, dans certaines échappées au détour d'une rue, tu vois s'ouvrir devant toi le soupçon de quelque chose d'unique, de rare, et peut-être de magnifique ; tu voudrais dire ce que c'est, mais tout ce qui s'est dit précédemment d'Algaurée retient les mots sur tes lèvres et t'oblige à répéter au lieu de t'exprimer. Ils'ensuit que les habitants d'Algaurée pensent toujours qu'ils habitent la ville qui grandit seulement sous le nom d'Algaurée et ne voient pas celle qui grandit sur cette terre. Et même à moi qui voudrais distinguer dans ma mémoire les deux villes, il ne me reste plus qu'à te parler de la première, parce que le souvenir de l'autre, comme j'ai manqué de mots pour le fixer, s'est perdu. »

C.LEVY, dans son article sur la déterritorialisation des villes invisibles décrit cette ville comme ne pouvant être décrite, *la représentation de la ville ne faisant pas grand sens* (LEVY, 2010, p. 11). Et même si la critique veut que l'on nuance ce texte au regard de la réalité d'une ville et de ses habitants, la force de celui-ci par rapport aux sentiments que nous avons collectés auprès des habitants nous semble suffisamment corroboré pour en devenir signifiant. Et pour l'objet qui nous concerne, le texte remplace bien mieux les images, ce qui confirme une ville qui ne peut être uniquement décrite par ses bâtiments ou son architecture et son négatif, les espaces publics. De ce constat, où la ville en projet ne peut pas être seulement représentée par les images et graphiques mais doit être vécue, la forme du récit devient une évidence intuitive à même de raconter, nous aussi, une histoire pour renforcer l'expression du concept. Pour rappel, il s'exprimait sous la forme d'un titre : « *la forêt dans la ville* » et au-delà de quelques images de synthèse et autres dessins d'architectes, le récit fut un véritable acte de foi inconscient des maîtres d'œuvre pour le projet, afin d'intégrer les habitants dans le projet et, plus encore, leur permettre de se projeter dans l'avenir.

Notre projet s'est donc décliné comme une fable racontant l'histoire d'une ville :

Née de presque nulle part, au carrefour du drapeau blanc, rejoignant les châteaux de Le Roeulx à Mariemont avec l'abbaye de Saint Vaast. Du besoin des hommes à brûler du bois pour produire de l'acier et de la céramique, le lieu se situait en forêt aujourd'hui disparue. La Louve des bois donna naissance au premier quartier de la ville qui fut plus tard appelé du nom de son premier bourgmestre : Abelville au nom prédestiné. Peu à peu, les bois disparurent pour laisser place à la ville fonctionnelle. La ville est jeune mais se développe vite, des plans furent élaborés par des architectes pour la rendre parfaite mais ils furent rarement exécutés, ou partiellement pour certains, comme celui du cœur de ville conçu par l'architecte et urbaniste Poelaert, celui du Palais de justice, à la fin du 19ème siècle. La ville s'est construite autour des besoins de la faïencerie jusqu'à la mort douce de celle-ci laissant béant son cœur, entre chemin de fer et

places. Puis un jour, après d'innombrables études préparatoires, il était temps de cicatriser la ville et de lui offrir la possibilité de devenir adulte. Un statut qu'elle revendique mais dont les habits ne lui permettent pas de s'en orueillir. Le cœur d'un territoire de 250.000 habitants mérite bien qu'on s'y attarde. Pour la première fois, la ville de la Louvière puisa dans son histoire pourtant si jeune pour redonner vie à ses rues et à ses places. Un passage de jalon entre là où il n'y avait rien avant, là où il y avait trop hier et là où les hommes devaient retrouver leur place demain. Les architectes permirent à la nature de se réapproprier la ville au travers des 5 sens et au-delà. L'eau, si précieuse pour les usines, reprit sa place naturellement là où elle était puisée et la couleur si grise des temps industriels devient chamarrée, changeante, festive, selon les humeurs car la Louvière est aussi très festive, terreau carnavalesque mais également haut lieu du mouvement surréaliste belge. Les avenues et rues sont rénovées de simple manière, presque ostentatoire car la ville n'aime pas se montrer pendant l'année mais elle aime à recevoir : les cortèges de gilles, les manifestations, quitte à parfois décrocher la lune... des espaces simples pour structurer l'espace dans l'esprit de cette ville à peine adulte.

Au titre de concepteur, ce fut la première fois que nous avons dû écrire un projet d'espaces publics plutôt que de le décrire, de le montrer et de le dessiner. Le médium était l'écriture et non le dessin, le décrire plutôt que le montrer ou démontrer. Une description intime de la manière de vivre ces espaces projetés. Une approche atypique dans un monde qui baigne dans les espaces visuels, réels ou virtuels et qui se révéla gagnante dans l'élaboration de deux des trois phases du projet. La première fut la rénovation des espaces du cœur de ville, la deuxième relevait du nouveau quartier Boch⁴. La troisième phase, quant à elle, se développa autour du quartier Abelville.

Forts du constat et des difficultés à la compréhension du projet pour le centre-ville, nous avons développé un discours construit autour de l'histoire du lieu, du bois et de la louve sans perdre de vue la fable en construction racontant l'avenir de ces espaces urbains. Le constat fut sans équivoque, limitant les réclamations à l'enquête publique au-delà de nos espérances, particulièrement pour le quartier d'Abelville qui est pourtant le plus densément habité.

V. Du processus de topo analyse au projet : au-delà du numérique, l'enjeu du processus de conceptualisation partagé.

L'étude du processus d'appropriation du changement d'état et d'identité d'un lieu de vie central comme le cœur de l'agglomération louviéroise nous permet de comprendre que l'espace public et ses représentations dépassent les présupposés actuellement générés par la société multi médiatique au travers de l'abondance des images. Dans certains cas, l'image ne suffit pas ou devient contre-productive et nous amène à réfléchir sur le besoin d'images dans les projets. Des images de plus en plus réalistes pour vivre dans l'espace, avant même qu'il n'existe. En architecture, les œuvres de D. GHISLAIN perspectiviste de renom à Paris dans les années 1990 et

⁴ Création d'un éco quartier inscrit sur le site industriel des anciennes faïenceries Boch, sur une superficie de 15 ha et reliant l'hôtel de ville à la gare et la piscine olympique. Le projet inclut un centre commercial de 38.500 m², la création du musée Boch-Kéramis et d'un centre de création et d'art de la faïence, 600 logements pour 1.530 habitants et 5.000 m² de bureaux.

participant aux plus grands concours d'architecture pour les plus grands bureaux sur la place nous montrent la fin d'une époque.

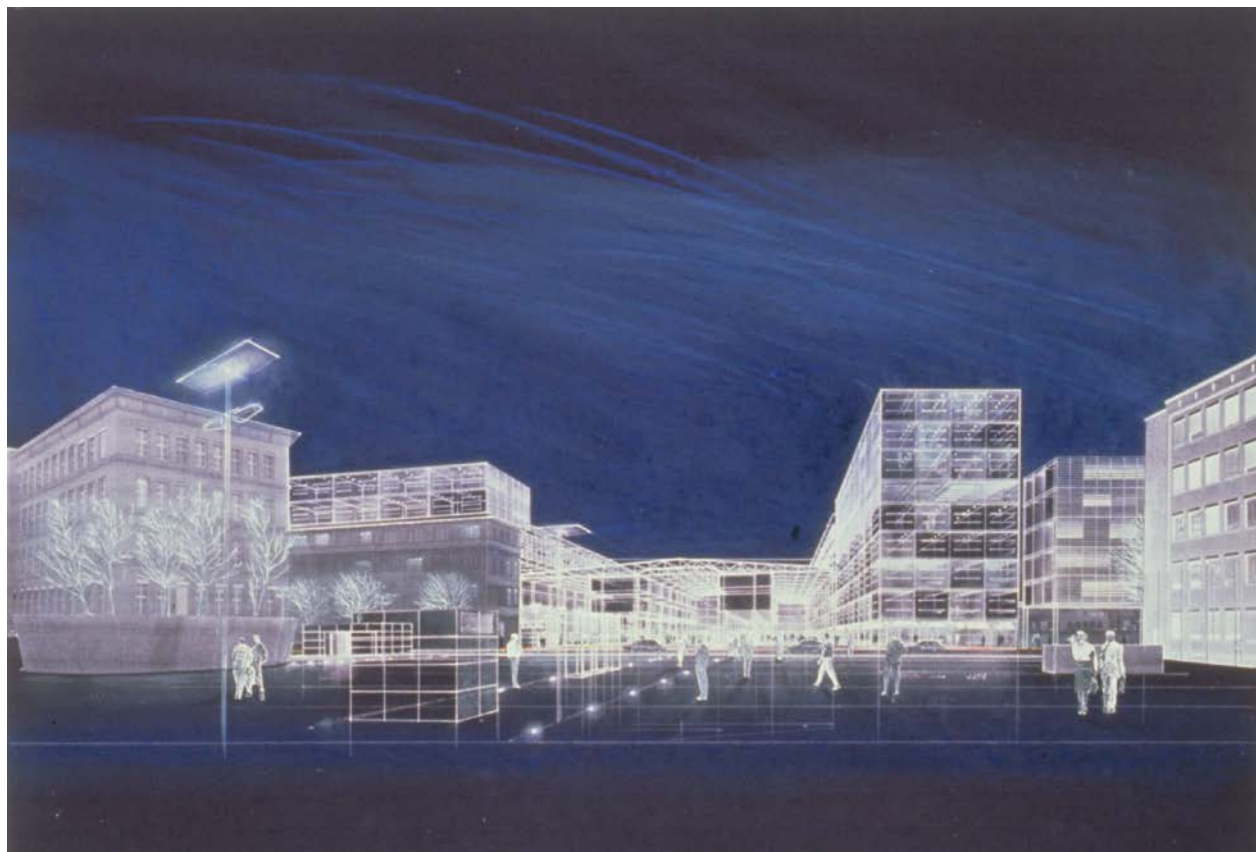


Figure 2 : les espaces publics du Wintertur Sulzer areal, Suisse, 1992, concours projet lauréat non réalisé, agence Jean Nouvel,, dessin : Didier ghislain.



Figure 3: les espaces publics intérieurs du Wintertur Sulzer areal, Suisse, 1992, concours projet lauréat non réalisé, agence Jean Nouvel,, dessin : Didier ghislain.

Celle où les architectes produisaient des images que les commanditaires ou les usagers devaient s'approprier. Des perspectives de quelques traits offraient la possibilité de se projeter dans l'avenir plutôt que de le regarder. Aujourd'hui, produire une image de synthèse est plus lié à la qualité de l'application et du processeur de l'ordinateur (ou tablette) utilisé. L'image de synthèse peut même devenir dynamique, sous la forme d'un objet modifiable à souhait par les habitants sous la forme d'applications qui donnent l'impression que le citoyen devient concepteur. Toutefois, ces outils de plus en plus interactifs ne remplaceront pas le rêve de construire ou de transformer la ville dont la créativité architecturale ou urbanistique est l'interface porté par des hommes et des femmes de l'Art.

Dans cette approche, l'aménagement du centre-ville démontre qu'aujourd'hui la réussite des usages pour ces espaces sont tellement ancrés qu'ils semblent avoir toujours été là alors qu'ils ont été réceptionnés voici à peine 5 ans. C'est probablement la plus belle des récompenses pour un concepteur que de constater que les espaces publics ainsi créés sont tissés de nouveaux lieux sociaux dans des espaces où ils n'existaient plus. Grâce à la création de nouveaux cafés, magasins et, surtout, par la présence des habitants s'y promenant au quotidien, le centre-ville de La Louvière reprend vie peu à peu... Un temps qui sera long, le temps de la ville. Et dans le cadre de cette réussite, le médium numérique a probablement contribué à cette réussite sous la forme d'un

blog⁵, qui a trouvé son réel public avec plus de 1.000 *followers* pour 122 Post et continuellement actualisé entre septembre 2010 et décembre 2013. Quatre années de chantier mais également 4 années pour raconter les espaces en mutations au travers des images de la ville qui se transforme, tout en accompagnant les habitants dans ces mutations. Un blog dont la ligne éditoriale fut énoncée dès le départ comme de la pédagogie de projet autant que de l'accompagnement des habitants lié aux désagréments quotidiens des chantiers, sans être officiel ni lié à la ville. Nous constatâmes que ce médium, essentiellement écrit et photographique correspondait au besoin d'une population qui se questionnait de plus en plus avec un outil adéquat, certes numérique, mais ancré dans des médias traditionnels qu'est l'écriture et la photo. Le succès du médium se mesura à la vitesse de lecture de chaque post publié avec, en moyenne, pas moins de 600 lecteurs en moins de 24 heures pour quelques milliers après un mois. Cela à l'heure où les réseaux sociaux n'étaient pas encore aussi omniscients qu'aujourd'hui.



Image 2 appropriation de l'espace public par les habitants, fête de quartier, août 2013, quartier Abelville, phase 3 du projet de renovation des espaces publics du centre ville de La Louvière, auteurs de projet COOPARCH+RU et D+A Int.

VI. Conclusion

L'évolution des technologies de représentation des projets architecturaux, d'espaces publics et, plus généralement, urbains, créent un trouble chez les citoyens se retrouvant face à des images si proches de la réalité avant même d'exister qu'elles semblent figées, imperméables aux habitants

⁵ <https://lalouviere.lupo.wordpress.com/>

au point de n'être plus que regardées passivement sans moyen de s'investir. Un processus de conception nouveau, sans recul d'analyses critique et qui fait peu à peu disparaître ce moment essentiel entre l'acte de création et le moment de construire, où il y a sans doute une période importante pour les habitants et usagers, le temps de la compréhension de l'œuvre pour mieux se l'approprier, la transformer, l'enrichir et le temps de la résilience face au changement. Un processus qui devrait également enrichir le processus de création de la ville alors que les nouveaux modèles de conception SIM pour la ville, ou BIM⁶ pour le projet d'architecture fait également échapper des mains du maître d'œuvre l'objet de création lorsqu'il reste au niveau des claviers du concepteur et des pavés de l'entrepreneur. Par cette expérience de terrain, nous nous sommes rendu compte que les habitants du centre-ville avaient besoin de faire confiance aux architectes et que cette confiance ne pouvait être offerte que par le dialogue au travers des idées, même mythifiées, et non de simples images. Se pose alors la question de la place des outils de communication numériques, les médiums et médias, dans le cadre de l'élaboration des projets architecturaux et urbains. Il semble que trop souvent, la technologie prenne le pas sur le récit créatif. Paradoxalement, les technologies mises à disposition des pouvoirs politiques et auteurs de projets desservent le projet par leur qualités techniques et communiquant un projet rendu de plus en plus hermétique par des images réalistes projetant une forme de futur déjà réel. Dans le cadre de la ville de La Louvière, l'approche communicationnelle numérique s'est ensuite complétée par le travail de blog créé pour accompagner le récit du chantier, le faire déjà vivre dans le quotidien de l'habitant et de l'usager. Un quotidien qui ancre les faits et les états dans le récit. Une méthode transactionnelle permettant aux habitants de devenir acteurs du projet dans une temporalité courte du centre-ville complètement transformé en moins de 5 ans. Mais ce médium n'est qu'un exemple parmi d'autres et qui évoluent de jour en jour. La question à se poser serait plutôt : dans le cadre des projets urbains ou, plus modestement, d'espaces publics : quels peuvent être les outils socionumériques permettant de compléter la communication humaine traditionnelle ? Une question qui nécessite d'abord une compréhension du lieu et ses habitants avant de sélectionner l'outil adéquat. La ville, comme l'exprime I. CALVINO, est une histoire et chaque histoire se raconte différemment. Aujourd'hui, le panel de médium technologiques est croissant (réseaux socionumériques, vidéos, etc.) et les médias exponentiels (Post, stories, etc.). L'amalgame de ces différents éléments devrait permettre une meilleure compréhension des projets par la population mais les responsables politiques ou les auteurs de projets en sont-ils vraiment conscients ? Ces nouvelles technologies doivent être des outils inclusifs et non exclusifs.

⁶ SIM : Simulation Information Modeling, BIM Building Information Modeling/Management

VII. Bibliographie

BACHELARD, G., 1957. *La poétique de l'espace*. 11e éd. Paris: PUF.

BERQUE, A., 1995. *Les raisons du paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*. 1er éd. Paris: Azan.

CALVINO, I., 2013. *Les villes invisibles*. 3e éd. Paris: Gallimard.

Département de la coordination des Fonds structurels, région Wallonne, 2014. *Guide pratique de référence pour les porteurs de projets, appel à projet FEDER, programmation 2014-2020, bilan d'ela programmation 2007-2013, p.3*. [En ligne]

Available at: http://europe.wallonie.be/sites/default/files/FEDER%202014-2020_GPRPP_20140314.pdf

[Accès le 20 08 2016].

KOTLER, P., 1973. Atmospherics as a Marketing Tool. *Journal of Retailing*, 24 03, pp. 48-64.

LEVY, C., 2010. Dislocation et déterritorialisation dans les villes invisibles d'Italo Calvino. *Revue des sciences humaines*, 1(300), pp. 59-69.

ONEM, 2016. *Chiffres clés 2015*. [En ligne]

Available at:

http://www.onem.be/sites/default/files/assets/statistiques/Chiffres_Cles/2015/LaLouviereFR.pdf

[Accès le 22 08 2016].

PEREC, G., 1974. *Espèces d'espaces*. 2e, 2000 éd. Paris: Gallilée.

SIMOENS, P., COLIN, S. & FRAPOLLI, N., 2008-2013. *réaménagement des espaces publics du centre ville de La Louvière*. La Louvière: COOPARCH-RU.

SIMOENS, P. & UITTEBROUCK, F., 1998-2012. *Conception et réalisation du quartier Boch sur une friche industrielle*. [Art] (COOPARCH-RU).

STATBEL, 2016. *Les 20 communes les plus peuplées du pays au 1er janvier 2015*. [En ligne]

Available at: <http://statbel.fgov.be/fr/statistiques/chiffres/population/structure/residence/plus/>

[Accès le 15 08 2016].

TEZOU, S., 2010. *Aperçu de la grève de l'hiver 1960-1961 dans la région de La Louvière. Une histoire vue d'en-bas..* Liège, Université de Liège.

TIZON, P. & Di MEO, G., 1996. *Les territoires du quotidien, qu'est-ce que le territoire?.* Paris: L'Hamattan.